Autrefois… On avait un oncle — l’un des fils de ma grand-mère maternelle — qu’on appelait Gesso /kɤ˧zo#˥/. Son nom complet, c'était Gesso Ci’er /kɤ˧zo˧-tsʰɯ˩ɻ̩˩/. Lui, autrefois, il faisait du commerce par caravane! On lui confiait la conduite de caravanes entre Yongning et Lhasa, pour le compte du seigneur de Yongning. Nous autres, les enfants, on participait aux préparatifs, avant le départ des caravanes. On préparait de la farine de céréales pour la nourriture des chevaux. Si on partait pour une durée d'un mois, il fallait de la farine pour les chevaux pour tout un mois! (Note: il pouvait s'agir de diverses céréales: maïs, blé, sorgho…) Et la caravane emportait tout ça. Quand on revenait de Lhasa, on rapportait du thé, et aussi du beurre. On ramenait ces produits-là à dos d'animaux jusqu'à Yongning; certains d’entre eux, on les vendait sur place, et d’autres étaient expédiés depuis Yongning vers d’autres destinations.

Mon oncle, on le désignait comme « chef de caravane », autrefois! On parlait du « chef de caravane », et des « palefreniers ». Les caravaniers les plus doués, ils chevauchaient l’une des deux montures de tête, et ils portaient le titre de « chef de caravane ». (Note: ils avaient entre autres responsabilités celle du choix des marchandises achetées à destination, avec le produit de la vente de ce que la caravane avait apporté. Les deux chevaux qui marchaient en tête étaient magnifiquement bridés et décorés.) Quant aux palefreniers, c'étaient des assistants. C’était un statut prestigieux, d’être chef de caravane! Les gens disaient: « Oh! Voyez, il est en tête de la caravane! Ce sont les Latami qui dirigent la caravane! » On les appelait « les voyageurs », ceux qui partaient en caravane, autrefois! C’est à eux qu’on devait le thé et le beurre, précieuses denrées qui venaient garnir les réserves à la maison!

L’absence des caravaniers pouvait durer un mois, ou juste une vingtaine de jours. Par exemple, on partait dans le Sichuan, vers Xichang; on chargeait du beurre et du thé sur les chevaux, et on allait vendre tout ça dans le Sichuan, autrefois! Ca prenait un mois.

Quand ils revenaient à la maison, ils nous ramenaient toutes sortes de cadeaux, à nous qui étions restés à la maison! Pour un enfant: une paire de vêtements! Pour sa mère: des vêtements, une jupe! Pour sa petite sœur: une jupe! Pour sa sœur aînée: une jupe! Nous les filles, on n'était que trois, dans ma génération. Les trois sortes de cadeaux pour les femmes de la maison, c’étaient des robes, des chemises, et des ceintures de tissu. Et aussi la coiffe en fils tressés, qui sert à attacher la chevelure! On parlait de « rapporter des coiffes du Sichuan ». Autrefois, à part celles qui venaient du Sichuan, les coiffes, ici, il n'en existait pas! Et pour les demoiselles de la noblesse, autrefois, c’était un accessoire indispensable. Les gens qui allaient dans le Sichuan, on leur demandait d'acheter des coiffes! des coiffes en satin! Nous autres, autrefois, on portait le costume na. De nos jours, on ne le porte plus, mais moi, j’en possède encore un, n'est-ce pas! Or le satin dont on se servait pour confectionner le costume na, il était acheté dans le Sichuan (=dans la région de Xichang). Pour quelqu'un qu'on aimait bien, on rapportait des cadeaux, par exemple une longue coiffe en satin! (Note: sa longueur pouvait atteindre vingt mètres; on l'enroulait sur le haut de la tête.) « Eeeeh! Vous autres, votre grand frère va revenir! » disait-on aux femmes dont un frère était parti en caravane. « Il va vous ramener des coiffes en satin! » Voilà ce qu'on disait, quand une caravane était partie au Sichuan! Alors, l'homme qui était parti avec les caravanes ramenait à chacun un petit quelque chose.

Du Sichuan, on ramenait aussi du riz! On transportait du riz, et on le donnait au seigneur, qui commanditait les caravanes. Ou alors, si on avait un peu d'argent, on achetait une mule, puis un cheval, et on organisait sa propre caravane! (Explication: l’espoir des caravaniers employés par le seigneur était d’épargner de l'argent pour s'acheter leurs propres chevaux, et se mettre à leur compte. Pendant la courte époque où le commerce de Lhasa vers Lijiang eut une importance considérable, cette activité occupait parfois la majorité des hommes d'une famille: par exemple, dans une famille qui comptait trois hommes valides, un seul restait à Yongning pour les travaux des champs, et les deux autres faisaient du commerce en caravane.)

Les caravanes, il y a des chansons qui en parlent. On chantait: « Je rapporte du thé des pays lointains; mais de retour à la maison, j’apprends que ma mère est morte tandis que j’étais au loin! Quelle tristesse, et à quoi bon de bonnes choses que ma mère n’est plus là pour partager! » Et encore: « Il est bien doux de boire son content d’infusion de pivoine, et de thé; mais si ma mère est morte tandis que j'étais au loin, alors à quoi bon, quel plaisir pourrait-on encore y trouver? » Cette chanson, elle évoque les racines de pivoine qu’on allait déterrer en montagne, et qu’on utilisait quand on n’avait pas de thé à la maison. Dans le temps j’en préparais souvent pour ma mère, des décoctions des copeaux séchés de bulbes de pivoine. Voilà ce que disait la chanson: « Si on n’est pas en compagnie de sa mère, des gens qu'on aime, comment pourrait-on savourer le plaisir des infusions de pivoine! Or voilà que ma mère est morte; alors à quoi bon! »

Les caravaniers, autrefois, ils ramenaient des tissus. Il y en avait des pièces toutes blanches, très longues, mesure après mesure! Avec deux mesures, on ne pouvait faire qu'une seule robe. Lorsqu'on achetait du tissu, c'est comme ça qu'on raisonnait: on calculait combien de robes on voulait en tirer, et il fallait le double de mesures de tissu. Pendant ce temps, les gens au village disaient: « Aaaah! Ceux qui sont partis vers le Sichuan, ils vont ramener de quoi faire des robes! » Les jeunes filles, si elles avaient un bon ami parmi les hommes qui étaient partis en caravane, il leur ramenait des cadeaux! On disait aux jeunes femmes: « Eeeeh! Vous autres, votre ami va revenir! Vous allez pouvoir changer de vêtement! »

Ah, hmm, j’ai oublié quelque chose. Le Sichuan, on allait aussi y faire le commerce du sel, n'est-ce pas! La ville de Yenge /jɤ˧ŋɤ˧/ [=Chengdu], c'est quoi son nom actuel? Moi je ne sais pas comment on l’appelle de nos jours! Eh bien, cet endroit, Yenge /jɤ˧ŋɤ˧/, les caravanes s’y rendaient fréquemment. Et aussi à Hoddi /ho˧di˧/ [les régions chinoises (Han) du Sichuan: Yanyuan, Yanbian, Xichang…]. Il y avait aussi une destination qui s'appelait Adizzee /ə˧ti˥-dzi˩/ [Weixi 维西].

L'aîné des oncles, comme je disais, il portait le titre de « chef de caravane »! (mot tibétain : tshong pa ཚང་པ) C'est l'équivalent de ce qu'on appellerait aujourd'hui « le patron » (mot chinois: 老板), n'est-ce pas! Il guidait toute la caravane, tout le monde le suivait! Quant à l'oncle cadet, qui s'appelait Daeshi Baepae /ʈæ˧ʂɯ˧-pæ˩pʰæ˩/, on le chargeait du rôle de palefrenier! Il mettait les charges sur les chevaux; et il était aussi chargé de mener paître les chevaux. Le soir, on dormait là où les chevaux étaient parvenus. Le chef de caravane, il était dispensé des corvées effectuées par les palefreniers; il se reposait sous sa tente. On dépliait les tentes, on empilait les selles! Si le trajet durait un mois, on habitait tout un mois sous la tente! Voilà comment se passait un trajet en caravane. Les sacs en cuir, qu’on utilisait pour le transport, il y en avait de gigantesques!

Nous, les femmes, autrefois, on tissait le lin; et les hommes allaient vendre les tissus de lin dans le Sichuan. À chaque fois que les caravaniers partaient, ils emportaient tout le tissu de lin qu'on avait fabriqué. Ca ne se vendait pas bien cher. Voici ce que disait le proverbe: « Le Sichuan, on y perd nos tissus de lin; Lhasa, on y perd nos fils! » Autrefois, quand il partait à Lhasa, votre fils, il n'en revenait pas! Et le tissu de lin, quand les caravanes l’emportaient vers le Sichuan, c'est comme si on l’avait jeté par la fenêtre: on n'en retirait presque aucun argent! (Explication: le tissu de lin partait pour le Sichuan, où il n’était guère prisé et se vendait à bas prix; ce commerce ne rapportait que de maigres sommes d'argent. Les fils partaient à Lhasa pour s'accomplir comme prêtres, ou pour faire du commerce, et beaucoup n'en revenaient pas ou ne revenaient que bien longtemps après, car un marchand ne revenait de Lhasa qu'après avoir fait fortune, et un bonze qu'après avoir acquis la notoriété, faute de quoi la crainte de faire honte à leur famille les dissuadait de revenir. Le chemin était long et ardu; beaucoup n'avaient pas les moyens d'entreprendre le voyage de retour, et demeuraient à Lhasa; d'autres disparaissaient en chemin.) « On perd son tissu de lin dans le Sichuan; et son fils à Lhasa! » Voilà ce que disait le proverbe. Autrefois, les femmes, elles tissaient jusque tard dans la nuit. Certaines s'endormaient au travail; leur tête venait donner contre le montant du métier à tisser, boum! et le choc les réveillait; alors elles se remettaient à filer le lin, filer encore et toujours. Tout ça pour que ce soit ensuite vendu dans le Sichuan!

Ceux qui ne pouvaient pas y aller eux-mêmes, qui n'avaient pas dans leur famille d’hommes qui participaient aux caravanes, ils confiaient les tissus aux caravaniers, qui avec le profit de la vente leur achetaient des tissus de coton. Autrefois, tout le coton qu'on portait à Yongning venait du Sichuan!

Le tissu de lin, il y en avait des piles haut comme ça! On le pliait, couche sur couche, encore et encore. On en tissait des quantités! C'était la seule chose qu’on avait à vendre! Les voyageurs, après avoir vendu le lin, ils ramenaient du tissu de coton. Il me semble qu'il y avait aussi de la soie parmi les choses qu'ils ramenaient de Yenge /jɤ˧ŋɤ˧/ [Chengdu]. Pour le petit frère, mon oncle ramenait un habit masculin, en soie! (Note: c'était un vêtement que les hommes portaient à partir de treize ans: une veste serrée à la ceinture, qu'on portait par-dessus la chemise, dans les grandes occasions: mariage, invitations…) À nous autres, les trois enfants qui n'avions pas encore treize ans, il donnait une robe en soie. Ca ressemblait au vêtement de soie des dames qu'on voit à la télévision, dans les films historiques! Autre élément de costume, les chaussures. Elles étaient en cuir, cousues avec soin. Il y en avait de vraiment magnifiques! Elles n'étaient pas comme celles d'aujourd'hui!

On nous disait: « Eh bien! Vous voici comblés! Votre oncle chef de caravane va revenir, et il va vous donner des vêtements neufs! » Autrefois, l'oncle, qu'est-ce qu'il était généreux envers nous! Il nous achetait toutes sortes de cadeaux. Les neveux et nièces qui avaient un oncle talentueux, ils recevaient de lui de beaux vêtements, autrefois, et aussi de bien bonnes choses à manger! L'oncle était aussi très généreux avec les gens pauvres: il les accueillait à la maison.

Les chevaux, il en avait dix. Deux personnes de la famille partaient en caravane: il y en avait un qui jouait le rôle de palefrenier, et un qui était chef de caravane. C'est qu'ils conduisaient pas moins de dix chevaux! Si une seule personne y allait, elle conduisait quatre chevaux. Si on conduisait huit chevaux, là, on y allait à deux, et alors il y avait deux palefreniers, et deux chefs de caravane. Arrivés à la ville, les palefreniers s’occupaient des chevaux, tandis que les chefs de caravane se promenaient par la ville et faisaient des achats. C’est eux qui annonçaient: « Ce soir, on fera étape à Loshu /lo˧ʂv̩˩/! (=Luoshui, au bord du Lac) Demain, on parviendra à Luggu /lo˧gv̩˩/ (Ninglang)! »

Autrefois, quand on se mettait en route depuis Yongning, on passait la nuit à Luggu /lo˧gv̩˩/ (Ninglang). Quand on se mettait en route depuis Ninglang, on passait la nuit à Bae’ercho /pæ˧ɻæ˩-ʈʂʰo˩/ (红桥). De là, on ne peut parvenir que jusqu'à Luggu (Ninglang) en une journée de marche. De Yongning à Ninglang, le trajet comportait trois étapes, autrefois! On passait trois nuits en route! (Note: autrefois, il fallait trois jours entre Ninglang et Yongning; sept jours entre Lijiang et Yongning; trois mois entre Yongning et Lhasa.)

Au déjeuner, on ôtait leur selle aux chevaux, et on les menait paître. À nouveau, le soir, on leur ôtait leur selle; on préparait le campement. Des hôtels comme maintenant, ça n'existait pas! On dormait en pleine montagne, au bord du chemin, et voilà tout! Autrefois, on n'empruntait pas le même itinéraire que maintenant. (Note: la route actuelle traverse le fleuve Yangtze nettement plus en aval que là où les caravaniers qui allaient de Lijiang à Yongning le passaient autrefois.) On revenait en passant par le glacier de Lijiang (=l'actuelle mont Yulong). On vous faisait passer par un pont de corde au-dessus du Yangtze. Les chevaux, on les attachait avec un accessoire en bois qui coulissait sur le pont de corde. Une fois le cheval bien accroché, Vzzzt!!! on le lançait sur la corde au-dessus du fleuve. De l'autre côté, sur la falaise, quelqu’un agrippait le cheval. La glissière en bois, on la renvoyait par l'autre pont de corde, dont l'inclinaison permettait le passage dans l'autre sens; et ainsi de suite. C’est ça qu’on appelait « passer le Yangtze », autrefois! « Eeeh! Ce soir, les caravaniers, ils vont parvenir au Yangtze! » se racontaient les membres de la famille restés à la maison. Les femmes de la famille, elles comptaient les jours! « Ils doivent être parvenus ici, ils doivent être parvenus là; en tant de jours, ils seront ici, puis là, puis là… » Les téléphones comme maintenant, ça n'existait pas! S'ils ne revenaient pas, quelques jours après la date escomptée pour le retour, la famille commençait à s'inquiéter. « Hélas! Seraient-ils tombés dans une attaque de brigands? Hélas! Mon fils ne revient pas! » Sa mère était très inquiète! Elle courait de droite et de gauche, et s'enquérait: « Il paraît que quelques personnes du village de Ggae’er /gæ˧ɻæ˩/ [village proche de Yongning] faisaient partie de la même caravane; sont-elles revenues? » Ensuite elle repartait à la course, à nouveau elle posait des questions aux femmes des diverses maisonnées! On demandait des nouvelles aux gens qu'on connaissait, aux amis! Si on est parti ensemble, et que tu es rentré en premier, c'est à toi que ma famille demandera des nouvelles, n'est-ce pas. Si c'est moi qui reviens en premier, c'est à moi qu'on demande! Finalement, quelqu'un qui venait de rentrer donnait des nouvelles: « Ils seront ici d'ici ce soir! Ne vous faites pas de souci, allez! »

Mon oncle qui s'appelait Gesso, il était chef de caravane, c'est lui qui était chargé des achats, et qui portait l'argent! L'oncle qui s'appelait Baepae /pæ˩pʰæ˧˥/, il était rudement habile, lui aussi! Il prenait soin des chevaux. Ils allaient à Lhasa, et puis à Xichang, Yanyuan… Nous autres, autrefois, quand on ne savait pas où quelqu'un était parti au juste [dans le Sichuan ou le Yunnan: Chengdu, Xichang, Kunming…], on disait: « Il est parti dans les contrées chinoises! Ce coup-ci, ils sont partis prendre une cargaison de riz! » C'est qu'autrefois, à Yongning, il n'y avait pas de riz! On n'avait que le riz qui était amené par caravane depuis les contrées chinoises. Mais le seigneur, avec l'aide des Chinois, il a compris petit à petit: quelques familles de Chinois se sont installés; et comme ils plantaient quelques parcelles de riz, ça s'est transmis de proche en proche: vous, vous plantez une parcelle; nous; on plante une parcelle; et ainsi de suite. Voilà comment cette culture s'est répandue!

Les chevaux, dans une caravane, il pouvait y en avoir trente, quarante, cinquante à la file! Dans la plaine de Yongning, il y avait une troupe de chevaux qui appartenait aux gens du village de Khaeqie /qʰæ˧tɕʰi˧/; une à nous, les gens de Alawua /ə˧lɑ˧-ʁwɤ˧/; une des gens du village de Ggae’er /gæ˧ɻæ˩/! une des gens de la montagne de Langua /lɑ˧ŋwɤ˧/! une des gens du village de Zhoshi /ʈʂo˧ʂɯ#˥/! On se connaissait, on était amis, on se comprenait bien, alors on partait ensemble, en une même troupe. Les chevaux se suivaient, en une longue file, leurs clochettes faisaient « gling, gling, gling! » Les clochettes qu’ils avaient au poitrail faisaient « ding, ding, ding! » et les cloches faisaient des « Dooong, dooong, dooong! » (Note: les mules portaient des cloches qui rendaient un son plus grave.) Nous autres, les gens de la maisonnée, à l'approche de notre caravane, avant même qu'elle soit parvenue dans la vallée, on la reconnaissait à son bruit particulier! On disait: « Ooh! Les voilà, ils arrivent! Ooh! On entend les cloches du cheval de tête! »

C'était mon oncle aîné, le frère aîné de ma mère, qui conduisait les chevaux, et mon oncle cadet l'aidait. Quand ils étaient partis en caravane, sur le chemin, ils savaient qu'à tel ou tel endroit on courait le risque de rencontrer des brigands; ainsi prévenus, ils parvenaient à déjouer les brigands! (Note: les brigands connaissaient les caravaniers; ils choisissaient à qui ils s'attaquaient; certains caravaniers qui entretenaient de bonnes relations avec les chefs des brigands étaient épargnés; des brigands qui s'en seraient pris à eux auraient eu affaire à leurs chefs.)

Autrefois, quand on passait le Yangtze, les brigands vous dévalisaient, et emportaient tout avec eux! Le cheval revenait à vide! (Les brigands volaient toutes les marchandises, et laissaient souvent repartir les chevaux; il était difficile de faire du recel et de la revente de chevaux, car les convois de chevaux ne passaient pas inaperçus, et les montures pouvaient être reconnues, tandis que les marchandises pouvaient aisément être maquillées, l'argent enfoui…) Autrefois, les chevaux de ma famille, on nous en a dérobé cinq! Voilà comment ça s’est passé. Une famille a employé un de mes oncles, pour partir en caravane; ça devait être des gens de Luggu /lo˧gv̩˩/ (Ninglang)! Ils avaient engagé cinq hommes, et ils étaient partis avec dix chevaux. Eh bien, les brigands, ils ont volé le tout! On n’a rien pu faire! (Datation approximative des événements: vers 1960. La locutrice avait déjà une dizaine d'années. Elle s'en souvient car son oncle, second de la fratrie, lui avait promis de petites babioles en argent, et la nièce triste et déçue se souvient de son retour sans fanfare.) Ca nous a flanqué une belle frousse! Voici ce que disait ma grand-mère: « Perdre de l'argent, ça n'est pas grave, mais si je perds mes fils…! » On a rassemblé tous les gens du village pour aller à la recherche de mon oncle. À la nuit, il est revenu. Il n'avait pas ses vêtements, il était tout nu! Il avait dû leur donner jusqu'à sa culotte! Les bandits avaient complètement épluché les gens de la caravane, et ils avaient emporté leurs vêtements! Ils avaient aussi emmené tous les chevaux.

Alors l’aîné des oncles a dit: « N'ayez crainte, n'ayez crainte! Moi, je vais racheter autant de choses qu’il en a été perdues! » (Note: parmi les marchandises de la caravane, il y en avait qui appartenaient à la famille: la cargaison de cinq des chevaux.) Et ensuite, vrai de vrai, il a racheté une cargaison, et il est parti la vendre, pour tourner la page de ce triste épisode.

Je réfléchis… Adizzee /ə˧ti˥dzi˩/ [Weixi], c'était où, va savoir! Moi, je ne sais pas! Adizzee… Quand on allait à Adizzee, est-ce qu'on ne revenait pas par le Yangtze? Est-ce que ce serait l'endroit qu'on appelle « Baoshan »? Aujourd'hui, on parle de « Baoshan » [宝山] et « Fengke » [奉科], en chinois! Cet endroit-là, celui qu'on appelait Adizzee /ə˧ti˥dzi˩/, autrefois, on y faisait un commerce fabuleux! On parlait des « vêtements de Adizzee ». Des tissus de coton, dont on ramenait de grandes quantités. Les femmes de Yongning, elles en achetaient! Il y avait aussi les ceintures de Adizzee. Une ceinture, ça se vendait une pièce d'argent, d'autrefois! Alors, ça, ça avait vraiment de la valeur! Une jupe, ça coûtait précisément trois pièces d'argent! Un lot de dix bols, ça valait deux pièces d'argent! Pour donner un ordre d’idées, une famille qui avait rassemblé dix pièces d'argent à la maison, ça lui suffisait pour manger en abondance toute cette année-là. À l’époque, qui donc avait de l'argent par liasses entières, comme de nos jours?

Autrefois, ils allaient partout, les caravaniers! Notamment à Muli. La famille du seigneur de Muli, on les appelait « les Guca /kv̩˧tsʰɑ˥$/ de Muli »! Autrefois, on connaissait le seigneur du monastère de Yongning; il connaissait les qualités des hommes de notre famille, et il a décidé de mettre mon oncle au service du seigneur de Muli, au service de la famille Guca /kv̩˧tsʰɑ˥$/! (Résumé de cette histoire: un des oncles de la narratrice a été envoyé auprès du seigneur de Muli par le seigneur de Yongning, pour être à son service; mais après sept ans, il est revenu à Yongning. À son retour il parlait couramment la langue pumi.) C’est que les seigneurs de Muli et du monastère étaient liés par des liens familiaux! Les seigneurs de Muli, et ceux du monastère de Yongning, ils étaient comme des frères! (Ils étaient notamment liés par des alliances familiales; d'après les souvenirs de la locutrice, une princesse de Yongning avait épousé un seigneur de Muli.) Ils étaient solidaires, ils s'épaulaient en cas de besoin! Par exemple, s'il y a beaucoup de gens par chez moi, je t'offre des sujets! Voilà comment des sujets du seigneur de Yongning pouvaient être mis au service du seigneur de Muli. C'est comme ça que mon oncle, autrefois, a été envoyé servir un temps les seigneurs de Muli. Là-bas, mon oncle a conduit des caravanes pour ce seigneur. Quand il revenait en caravane, il donnait au seigneur du monastère de Yongning ce qu'il avait rapporté; et à leur tour, les seigneurs du monastère expédiaient ces marchandises vers d'autres destinations. Une fois l'expédition en caravane terminée, il retournait jouer son rôle de sujet des seigneurs de Muli.

Mais mon oncle a conté fleurette aux jeunes filles, à ce qu'on raconte! et notamment à une bonne amie du seigneur de Muli. Alors, le seigneur de Muli s'est fâché, et il l'a renvoyé à Yongning! Il a voulu le rendre au seigneur du monastère de Yongning. Mais mon oncle a dit: « Ah non, ça ne marche pas comme ça! Je ne veux pas être le sujet du seigneur du monastère de Yongning, pas plus que du seigneur de Muli! Je vais former ma propre caravane! » Ce que disant, il est parti conduire ses propres caravanes! Dans notre village, des gens qui conduisaient les caravanes, il n'y avait que mon oncle, c’était le seul. Toutes les familles du village, celles qui avaient un cheval, elles venaient lui demander: « Oncle, s'il vous plaît! Oncle Gesso, veuillez conduire notre cheval, chargé de ses marchandises! On vous en prie! On partagera les bénéfices avec vous! Vous achèterez du sel et nous le ramènerez, vous achèterez du thé et le ramènerez! » Et ils lui confiaient leur cheval chargé de marchandises. Les gens comme lui, eh bien, aujourd'hui, on les désignerait comme des « patrons »! (mot chinois: 老板, auréolé d'un grand prestige dans la Chine du début du XXIe siècle.)

Autrefois, c'était vraiment l'époque des caravanes! Personne ne restait chez lui à ne rien faire. Tous les hommes valides couraient les routes, avec les caravanes! Pendant la saison des pluies, les hommes restaient à Yongning avec leurs bêtes, et les femmes coupaient du foin pour les chevaux, elles prenaient soin de bien nourrir les chevaux! (Explication: pendant la saison des pluies, on ne se déplaçait guère; les caravanes ne se déplaçaient que pendant la saison sèche, où les chemins étaient plus pratiquables: de septembre/octobre à avril/mai.) Les caravaniers, ils faisaient vraiment un travail épuisant, n'est-ce pas! Voilà comment ça se passait, dans le temps!